

LES GOTHAS ONT EFFECTUÉ HIER LEUR 23^e RAID SUR PARIS

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2706. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Samedi
13
AVRIL
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Engliem, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 1500
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^e des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE NOUVEAU CRIME ALLEMAND

LES MASSACREURS DU KAISER ONT LA MAIN MALHEUREUSE

Après une église bombardée le vendredi saint, c'est une crèche qu'atteint un de leurs obus. Là encore, les victimes sont des femmes et des enfants : de tout petits enfants.



LA SALLE DE LA CRECHE-HOPITAL PHOTOGRAPHIÉE AVANT LE CRIME



UN BÉBÉ BLESSÉ PAR DES ÉCLATS DE L'OBUS



LA SALLE DE LA CRÈCHE-HOPITAL PHOTOGRAPHIÉE APRÈS LE CRIME



MORTE, M^{lle} LAIR A LA CROIX DE GUERRE

On sait qu'un des obus tirés avant-hier par les pièces de Saint-Gobain a atteint une crèche parisienne, tuant une élève sage-femme, M^{lle} Lair, des mères encore alitées et de tout petits enfants, et en blessant d'autres. Le spectacle fut lamentable, mais le direc-

teur et le personnel de l'hôpital ont montré un sang-froid et un dévouement au-dessus de tout éloge. Nous avons pu photographier hier le lieu du crime et deux des victimes : le pauvre bébé atteint au crâne, à l'œil et à la main, et M^{lle} Lair, parée de la croix de guerre.

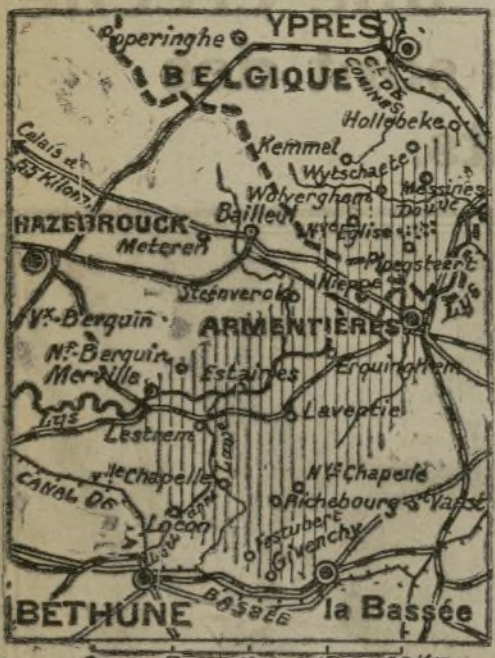
LA BATAILLE DE LA LYS

L'ennemi a atteint le village de Merville. Les combats sont acharnés au sud de Bailleul.

LA BATAILLE DE LA SOMME

Lutte violente sur le front Hangard-Hourges. Nos contre-attaques nous ramènent dans la partie ouest de Hangard

Grâce à l'intervention d'une dizaine de divisions fraîches, les Allemands ont encore accompli quelques progrès à l'ouest d'Armentières, mais sur un front plus restreint que précédemment : la pointe de leur saillant s'effile. La plus grande avance a été obtenue



par l'ennemi le long de la Lys, où il a atteint le village de Merville. Plus au nord, les Anglais ont achevé d'évacuer les bois de Ploegsteert en se repliant aux lisières occidentales de Neuve-Eglise. Le saillant d'Ypres reste en leur pouvoir.

Au sud de la Lys, la progression de l'ennemi a été beaucoup moins sensible. De Merville, la ligne revient, à l'heure actuelle, sur Locou, d'où elle tourne à l'est par Loigne, l'estuaire et Givenchy : en cette région, toutes les attaques ont été repoussées.

L'ennemi n'est pas encore au bout de ses efforts, mais la situation a certainement une tendance à se stabiliser. Ni du côté anglais, ni du nôtre, l'intervention des réserves n'a encore été jugée nécessaire. Nous n'avons qu'à nous en rapporter à la décision de notre commandement et à imiter son sang-froid, qui est la meilleure garantie du succès.

Sur notre front, les Allemands ont tenté, par des attaques très vives, de nous déloger du village de Hangard-sur-la-Luce. Après une lutte qui a duré toute la journée, nos contre-attaques ont réussi à pénétrer de nouveau dans le village.

Sur le front britannique, la lutte continue avec une extrême violence dans la direction de Bailleul, où nos alliés se replient méthodiquement sur des positions de résistance.

Jean VILLARS.

LES COMBATS DE WYTSCHAETE

LONDRES, 12 avril. — M. Philip Gibbs, correspondant du Daily Telegraph, télégraphie du front britannique :

Dans l'après-midi d'hier, la bataille s'est étendue vers le nord. En Flandre, l'ennemi a déclenché un bombardement plus intense et a attaqué en grande force jusqu'à Gheluvelt. Il y a eu un violent combat aux alentours du Château-Blanc, à Holbeke. L'ennemi s'est avancé alors de Holbeke, Warneton et Ploegsteert vers Wytschaete et les falaises de Messines, qui étaient ses objectifs principaux.

C'est à ce moment que quelques-unes de nos unités ont fait une charge brillante, balayant l'ennemi du village de Wytschaete, tandis que d'autres bataillons anglais emportaient d'assaut toute la crête des falaises et la nettoyaient de bout en bout, bien que l'ennemi occupé peut-être encore le village de Messines, sur l'autre versant.

14 avions allemands descendus sur notre front

(OFFICIEL). — Dans la journée du 12 avril, notre aviation de chasse a tiré de nombreux combats, au cours desquels deux avions allemands et un ballon captif ont été abattus. Douze autres appareils ennemis, gravement endommagés, sont tombés dans leurs lignes.

Dans la même journée, nos escadrilles ont lancé 16.000 balles de projectiles sur la gare de Saint-Quentin, sur les dépôts et les terrains d'aviation de la région au nord de Montdidier. Un violent incendie a détruit les hangars de Champien. Un incendie et une explosion ont été constatés en gare de Saint-Quentin.

Il se confirme qu'un avion ennemi et un ballon captif ont été détruits le 23 mars, et deux avions le 31 mars.

Les cosaques de Doutof se réveillent

Un radiotélégramme du gouvernement maximaliste signale, en la déplorant, une activité nouvelle des cosaques du général Doutof dans la région d'Orenbourg. Le chemin de fer de Tschkent a été coupé et le Soviet local est isolé. Les maximalistes paraissent impuissants à le dégager.

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — La lutte d'artillerie a pris une certaine violence au cours de la nuit dans la région de Hangard-en-Santerre.

Nos reconnaissances se sont montrées actives dans les secteurs de Noyon et de Canny-sur-Matz. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

Bombardements assez vifs dans la région du canal de l'Oise et en forêt de Parroy.

Nous avons réussi des coups de main sur les lignes ennemies vers Chermizy (nord de l'Ailette) et à l'ouest de la Butte du Mesnil et ramené des prisonniers.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES. — A la suite d'une intense préparation d'artillerie, les Allemands ont attaqué, ce matin, nos lignes sur le front Hangard-en-Santerre-Hourges. Une lutte violente s'est engagée, qui a duré tout le jour. En face de Hourges, l'ennemi n'a pas réussi à progresser, en dépit de ses efforts. Après plusieurs attaques infructueuses, alimentées sans cesse par des troupes fraîches, les Allemands ont réussi à pénétrer dans Hangard. Des contre-attaques nous ont ramenés dans la partie ouest du village, où le combat se poursuit avec acharnement.

Dans le secteur de Noyon, lutte d'artillerie assez active. Nos batteries ont pris sous leurs feux des rassemblements ennemis.

Les Allemands ont bombardé Reims, où plusieurs incendies se sont déclarés, notamment autour de la cathédrale.

En forêt d'Apremont, l'ennemi a déclenché sur nos positions du bois Brûlé une forte attaque et a pris pied dans nos éléments avancés. Une vive contre-attaque, menée par les troupes franco-américaines, agissant en liaison, l'en a aussitôt rejeté. Vingt-deux prisonniers appartenant à six unités différentes ont été faits par les Américains.

COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

13 HEURES. — Une lutte acharnée se déroula sans interruption la nuit dernière près de Merville et de Neuf-Berquin. Dans ces deux localités, l'ennemi a continué ses efforts et réalisé des progrès; Merville est tombé entre ses mains au cours de la nuit.

Les attaques lancées hier près de Ploegsteert ont réussi, après un combat très vif, à rejeter nos troupes sur la lisière de Neuve-Eglise où elles occupent de nouvelles positions.

Dans les autres parties du front de bataille septentrional, la situation reste à peu près sans changement. Les éléments de tranchées dans lesquels les Allemands étaient parvenus à pénétrer, au nord de Festubert, ont été repris. Dans le secteur entre Loigne et la rivière Lawe et plus au nord, des attaques ennemies ont été repoussées. La bataille continue sur tout le front au nord du canal de La Bassée jusqu'à Holbeke.

Au sud d'Arras, les opérations de détail tentées avec vigueur par l'adversaire contre nos positions, près de Neuville-Vitasse, ont chaque fois échoué. Plus au nord, l'ennemi, après une lutte prolongée, réussit à pénétrer dans nos postes près de Tilloy-les-Mofflaines. Il en fut immédiatement chassé et le poste a été rétabli.

Sur les deux rives de la Somme, l'artillerie allemande s'est montrée plus active.

22 HEURES. — L'ennemi a continué, toute la journée, à nous presser fortement au sud et au sud-ouest de Bailleul. Des attaques constantes, menées par des forces importantes, ont été exécutées dans ce secteur et continuent encore. Nos troupes se sont repliées méthodiquement, en continuant à combattre, sur des positions dans le voisinage du chemin de fer de Bailleul, où elles restent engagées dans une lutte violente avec l'ennemi.

De violents combats ont été également livrés en d'autres points du champ de bataille. Au nord du canal de La Bassée, l'ennemi a fait de légers progrès entre les rivières Lawe et Clarence. Partout ailleurs, nos positions ont été maintenues.

Sur le reste du front britannique, la situation est sans changement. Plus de cent dix divisions allemandes ont été engagées depuis le matin du 21 mars, et plus de quarante de celles-ci ont pris deux ou trois fois part à la bataille.

PARIS BOMBARDÉ PAR LE CANON A LONGUE PORTÉE

Il y eut hier deux morts et douze blessés.

(OFFICIEL). — L'ennemi a continué à tirer sur la région parisienne dans la journée du 12 avril.

Il y a deux morts et douze blessés.

L'un des premiers projectiles qui ont atteint Paris est tombé sur le paré, près d'une petite chapelle, dont quelques vitraux ont été brisés.

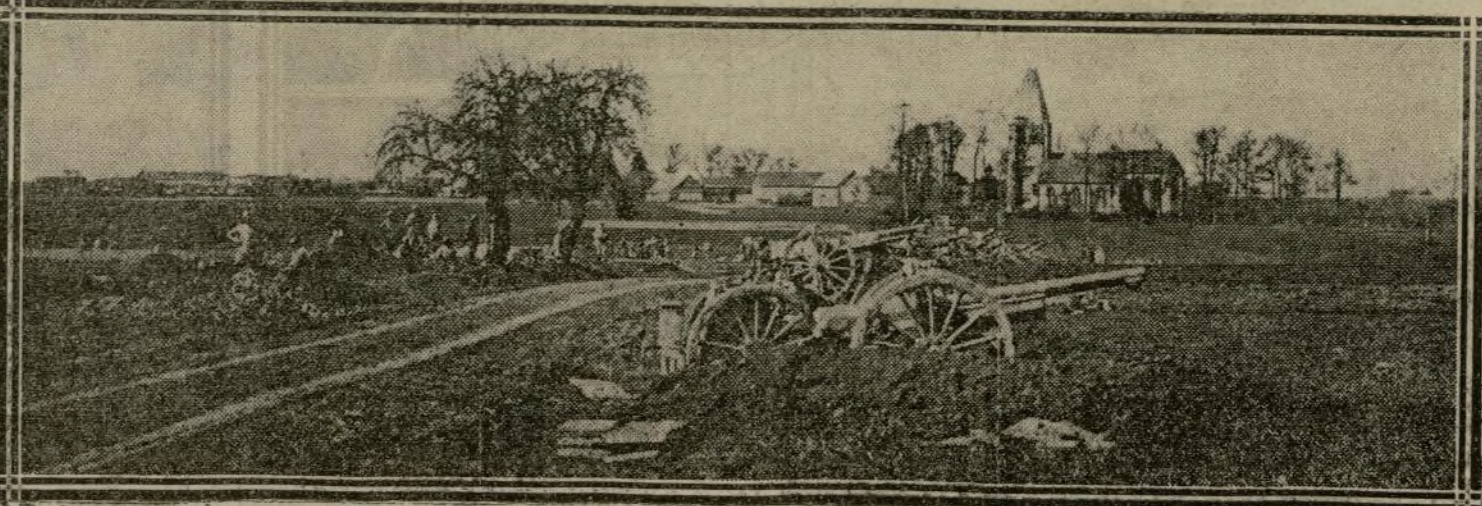
Un autre obus a écorné le toit d'une maison et pénétré dans un logement où il a éclaté, causant des dégâts.

Deux femmes y ont été blessées.

Dès qu'il a été rendu compte des circonstances du bombardement de jeudi dernier, M. Clemenceau a décerné la croix de guerre à Mlle Lair, sage-femme, mortellement atteinte en service dans une crèche.

M. Jeanneney, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, s'est aussitôt rendu dans cet établissement pour y remettre cette croix et aussi pour rendre hommage à l'admirable dévouement du personnel hospitalier.

L'ASPECT DE LA GUERRE SE RENOUVELLE



LES CANONS DE 75, NON CAMOUFLÉS, PRENNENT POSITION EN RASE CAMPAGNE

La guerre de tranchées a cédé le pas à la guerre de rase campagne. Cet instantané a été pris dans l'Oise. Il montre une batterie de 75 installée sans aucun camouflage, au bord d'une route, et prête à changer de position au premier signal. C'est un aspect qui nous ramène aux premiers mois, déjà si lointains, de la guerre.

LA LETTRE DE CHARLES I^{er}

Une visite à MM. Ribot, Painlevé, Barthou et Denys Cochin

QUELLE SERA L'ATTITUDE DE LA PRESSE AUTRICHIENNE ?



M. RIBOT

M. PAINLEVÉ

M. BARTHOU

M. DENYS COCHIN

(Photographies Henri Manuel)

La lettre adressée par Charles I^{er}, empereur d'Autriche, à son beau-frère, le prince Sixte de Bourbon, au sujet des justes revendications de la France dans la question d'Alsace-Lorraine, a été mise sous les yeux du pays tout entier. Elle sera demain connue de l'univers. Et l'univers, comparant, pesant, jugeant en toute équité, dira de quel côté furent l'honnêteté et le bon droit. M. Clemenceau s'est fait l'interprète, avec cette netteté, cet esprit d'élucidation qui sont dans sa manière, de nos consciences. Devant l'affirmation mensongère de la diplomatie autrichienne, reniant sa parole, accusant notre gouvernement de félonie — pour donner des gages à son allié l'Allemagne — M. Clemenceau n'avait qu'un parti à prendre et il n'y a pas manqué : il a sorti la preuve, il a montré la lettre. Cette lettre d'un monarque fera couler des flots de paroles et des flots d'encre ; certains partis voudront en prendre texte pour attaquer d'anciens chefs de gouvernement qui ont donné le meilleur de leurs forces au pays ; laissons faire et laissons dire. Quand on connaît le fond de la pensée autrichienne, on appréciera à leur juste valeur les efforts tentés par la France et son constant souci de soutenir les intérêts primordiaux de ses alliés.

C'est au nom de ce même idéal que M. Clemenceau a jeté cette lettre sur le rouge tapis de la guerre. Il est sûr d'être approuvé par le peuple de France, qui voit clair et droit, et qui a mis sa confiance dans son guide ; mais il était intéressant de connaître l'opinion des hommes d'Etat qui, pendant cette guerre, eurent entre leurs mains les destinées de ce pays.

C'est par M. Alexandre Ribot que nous avons commencé nos visites. M. Ribot était président du Conseil lorsque l'empereur d'Autriche écrivit la fameuse lettre à son cousin : l'ex-Premier voudra-t-il et pourra-t-il nous en parler ?

Nous savions combien M. Ribot s'était toujours montré rebelle aux interviews ; mais c'est un plaisir d'une si rare qualité que de s'entretenir avec lui ! C'est un grand bourgeois lettré, un honnête homme, comme on disait autrefois, se réfugiant, lorsque les charges du pouvoir lui en donnent le loisir, dans la paisible cité des livres. Dans son cabinet de travail, si calme, que les bruits de la rue ne troublent point, M. Alexandre Ribot était en train de travailler, car ce grand vieillard, fort comme Gladstone, ne connaît pas le repos. Cependant sa tête pensive, qu'adoucissent encore de longues mèches blanches, apparaît grave, préoccupée. M. Ribot est sénateur du Pas-de-Calais : il songe à Béthune, Saint-Pol.

— Mais, je ne puis rien dire, fait-il d'une voix tranquille.

Et, après un silence, il ajoute :

— Je m'expliquerai quand il le faudra. Soyez-en assuré.

— Mais la lettre impériale reçut-elle une réponse ?

M. Ribot, sans répondre à ma question, reprit :

— Je ne puis que répéter mes déclarations. Le gouvernement que j'avais l'honneur de présider a toujours agi en étroite liaison avec les gouvernements alliés.

Il n'y a plus rien à obtenir de M. Ribot ; du reste, sa parfaite courtoisie dresse entre son interlocuteur et lui la plus sûre des barrières.

Mais, puisque M. Ribot s'était retranché derrière le secret professionnel, peut-être que son ministre de la Guerre d'alors, devenu président du Conseil à son tour, consentirait à donner son avis sur la proposition autrichienne. M. Painlevé est un peu le voisin de M. Ribot : tous les deux démentent de chaque côté de l'Institut, dont ils font partie l'un et l'autre. Nous avons donc vu M. Painlevé.

Vif, alerte, dans son veston bien de travail, le savant à l'air si jeune qu'il semble

presque un étudiant. Le problème de la diplomatie autrichienne ne le tente-t-il pas ? Y voit-il par avance trop d'inconnues ? En tout cas, il répond simplement :

— Je m'en réfère aux déclarations de M. Ribot, le président du gouvernement d'alors.

Nous avions déjà vu deux anciens présidents du Conseil, mais, sans orgueil de collectionneur, nous tenions à consulter M. Barthou, qui fut ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Painlevé.

Affable, les yeux étincelants derrière les binocles, l'ancien président veut bien, pour un instant, quitter ses livres, les compagnons de son esprit :

— Je ne méconnais pas, dit-il, l'importance de la lettre de Charles I^{er} ; mais, voyez-vous, dit-il après une pause, pour moi, le seul intérêt est là-bas, au front, avec nos soldats admirables. Ma pensée ne les quitte pas. Ils accomplissent des choses sublimes, impensables. Et, avec toute la France, j'ai confiance, grâce à eux.

Nous aurions pu demeurer sur cette fièvre et belle réponse ; mais un scrupule traversa notre esprit. Sous le ministère Ribot, M. Denys Cochin était sous-secrétaire d'Etat, et chacun sait que l'illustre académicien est souvent mis au courant de certaines choses. Son intelligence, sa culture et sa courtoisie valent bien des titres diplomatiques. Mais M. Denys Cochin fut catégorique :

— Je n'ai rien vu, jamais. Je n'ai été au courant de rien. Telle est la simple vérité. Du reste, je m'occupais du blocus, et seulement du blocus, avec un zèle acharné. J'avais été ministre d'Etat, sous le ministère Briand ; mais avec M. Ribot, qui me pria de rester, j'étais sous-secrétaire d'Etat. Je ne prenais pas part, au début, aux délibérations du Conseil des ministres. Mais, un jour, je pensai que, seul représentant d'un grand parti, je devais y assister. J'obtins gain de cause, mais au Conseil des ministres je n'appris rien au sujet de la lettre de l'empereur Charles I^{er}. Du reste, je donnai bientôt ma démission, pour des raisons personnelles.

Ce fut ma dernière visite, et, songeant à toutes les paroles qui m'avaient été dites, il m'apparut que celles de M. Barthou se dégageaient comme de pressantes, de tragiques vérités : « nos pensées sont là-bas avec nos soldats. Ils accomplissent des choses sublimes, impensables. » Et la lettre de Charles I^{er}, empereur d'Autriche, me sembla d'un intérêt médiocre, minuscule, inutile.

Jean VIGNAUD

LES MENSONGES SUCCESSIFS DES JOURNAUX ENNEMIS

La presse autrichienne, avec une puérilité invraisemblable, a commencé par nier que la lettre de l'empereur Charles I^{er} fut authentique et elle est allée jusqu'à la qualifier de « faux impudent ». Après le démenti du souverain lui-même, il est certain que les journaux autrichiens ne peuvent parler un autre langage. Mais vont-ils s'y entendre, malgré l'évidence des faits ? Leur attitude sera bien curieuse à observer.

Car, enfin, la lettre a été adressée non pas à un inconnu, mais au prince Sixte, qui connaît certainement la voie par laquelle lui parvient la correspondance de son beau-frère et qui ne peut pas s'être mépris au point de transmettre à M. Poincaré une pièce fautive ou falsifiée. Ce genre d'erreurs ne se commet pas en famille. D'ailleurs, il pourrait se faire, d'après certaines rumeurs, qu'une confirmation nouvelle fut apportée un de ces jours.

La presse autrichienne se tirera comme elle pourra des mensonges successifs où le mensonge initial du comte Czernin l'a engagée. Elle est, avec son gouvernement, dans une voie pitoyable. Quant à la presse allemande, elle dissimule mal, sous son embarras, une sourde colère. Mais il est intéressant de remarquer que l'officieux *Gazette de l'Allemagne du Nord* prend la défense du comte Czernin et nie que le ministre austro-hongrois doive se retirer. Elle ajoute que les attaques du comte Czernin contre M. Clemenceau ont fait partie d'un plan concerté et d'une action diplomatique parallèle à l'offensive allemande. Donc, Czernin aurait parlé d'accord avec le gouvernement de Berlin et à son instigation.

Au moins, nous voilà renseignés. Et nous pouvons voir à quel point la riposte du gouvernement français était légitime.

Il y a lieu, enfin, de signaler l'attitude des journaux suisses, notamment germanophiles ou directement inspirés par la légation d'Allemagne. Les *Neueste Zürcher Nachrichten* écrivent naïvement qu'il est impossible que l'empereur d'Autriche ait commis une action aussi sale. Quant au *Berner Tageblatt*, plus prudent, il insinue que, dans les circonstances présentes, « tout est possible de la part d'un chef d'Etat ».

Que ces deux agueurs se mettent d'accord !

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS par Correspondance aux Soldats & S.-Off. « VIGIER », rue Rivoli 83 à PARIS

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA « ROSE NACRÉE »

PAR

ALBERT ACREMANT

Méticuleusement, Lucette dénouait des cordons, déplaçait des papiers de soie. Son mari venait de lui offrir un coffret précieux. Elle était impatiente de connaître ce qu'il contenait. De temps en temps elle levait les yeux et demandait :

— Qu'est-ce que c'est, dis ?
— Mais Amédée, son mari, ne lui répondait pas. Il se contentait de sourire en l'enveloppant d'un de ces longs regards qu'on a pour ceux que l'on aime. Il s'amusait de ses surprises. Elle considérait toutes choses avec une âme si jolie et si neuve !

Il faut dire que sa vie se déroulait comme une féerie. Ses parents, très modestes, l'avaient élevée selon leur situation. Ils avaient consacré leurs suprêmes économies à lui faire donner des leçons. Elle devait normalement mener l'existence médiocre des petites dactylographes, lorsque le patron de la maison Richard, chez qui elle s'était présentée pour obtenir du travail, l'avait remarquée. Elle était fine, intelligente. Il était assez riche pour pouvoir se dispenser d'obéir aux conventions mondaines. Il était jeune assez pour être au-dessus des préjugés.

Il l'avait épousée...
Un à un les papiers de soie s'étaient éparpillés sur le tapis. Le coffret de cuir fauve entr'ouvert laissait voir, sur un coussin de soie, trois flacons d'« Espoir secret », le parfum rarissime.

Lucette était émerveillée. Comme une enfant, elle rougissait de plaisir. Se jetant dans les bras de son mari, elle murmurait :

— Comme tu me gâtes !
— N'ai-je pas raison ?
— Oh ! si... car je t'adore...

Bien entendu, elle tint à déboucher aussitôt l'un de ces carafons de cristal doré. Elle avait hâte de goûter l'essence exquise :

— Comment la trouves-tu ?

— Admirable ! C'est un chef-d'œuvre...

Mais...
— Mais... quoi ?
— Non, rien !

— Mais si, je t'en prie.

— Je t'assure, ce n'est pas la peine...

— Au contraire, j'insiste...

Il la pressait si gentiment qu'elle ne pouvait pas ne pas avoir toute confiance. Elle lui devait la révélation de ses sentiments, même les plus naïfs :

— Eh bien, voilà... Ce parfum est excellent. Je le reconnais... Et je t'en remercie encore... Mais il en est un meilleur...

Quand tu voudras me faire un cadeau, je serai heureuse si tu peux m'en offrir une petite bouteille...

— Je t'en offrirai une grande... Quelle est sa désignation ?

— « Rose nacrée ».

— Tu ne connais pas le nom du parfumeur ?

— Non.

— Ça ne fait rien. Je chercherai...

Il s'était donc mis en campagne. Il tenait à ne négliger aucun des caprices de sa femme. Il s'imaginait d'ailleurs qu'il lui suffirait de s'adresser dans un grand magasin. On lui donnerait le renseignement.

Hélas ! toutes ses recherches demeurèrent vaines.

— « Rose nacrée » ? Nous ne connaissons pas, lui répondait-on.

Il ne voulait pas interroger davantage Lucette. Son amour propre était en jeu. Il entendait trouver.

C'est par le plus grand des hasards qu'il trouva.

Un jour qu'il se promenait dans une rue étroite, il aperçut, dans l'étalage d'un coiffeur populaire, une bouteille dont l'étiquette jaunée portait ce nom : « Rose nacrée ». Il entra :

— Combien ?

— Cinq francs.

Ce n'était pas cher. Il devait y avoir erreur. Mais non. Lorsqu'il la lui présenta, Lucette reconnut la forme de la bouteille. C'était bien celle-ci qu'elle désirait :

— Tu ne sais pas, mon cher, tout ce que cette « Rose nacrée » représente pour moi. Chaque année, pour sa fête, mon père offrait à maman un flacon de cette odeur. C'était bon !... Nous en mettions sur notre mouchoir quand nous allions à la messe ou chez des amis. Nous appelions cela : faire de l'élégance... Ce sont tous mes souvenirs d'enfance qui vont s'exhaler de ce vieux flacon... Quand nous allions au théâtre, maman prenait plaisir à sortir son mouchoir pour que ses voisins fussent embaumés. Le fait est que ceux-ci, en ouvrant toutes grandes leurs narines, se tournaient vers nous. J'en étais extrêmement flattée ! Il y avait de quoi, n'est-ce pas ?

Hélas, pauvre Lucette ! Son évocation fut courte. Lorsqu'elle sentit sa prodigieuse « Rose nacrée », elle ne put réprimer un geste de dépit. C'était une affreuse odeur de pétrole et de cosmétique. Son mari, pour la consoler, lui dit :

— Peut-être cette bouteille a-t-elle été abîmée par le temps...

Mais elle de répondre douloureusement :

— Non... Ce parfum est bien aujourd'hui tel qu'il était. Ce n'est pas lui qui a changé, c'est moi... Quand on veut ressusciter une des joies du passé, on éprouve toujours une désillusion...

Albert ACREMANT.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

LE COMTE CZERNIN RENTRE A VIENNE

Sa politique est désapprouvée dans certains milieux et même à la cour.

BERNE, 12 avril. — Le correspondant du *Berliner Tageblatt* annonce de Vienne à son journal, le 11, que le comte Czernin quitte Bucarest et qu'il sera à Vienne le 12.

« Ce retour, déclare-t-il, est une surprise. Il est dû, affirme-t-on, aux nouvelles déclarations de M. Clemenceau, qui rendent nécessaires certaines conversations immédiates. »

« A ce propos, il est beaucoup question des hautes personnalités d'une importance supérieure à celle du comte Czernin auxquelles M. Clemenceau a fait allusion. »

« Le retour inopiné du comte donne un nouvel aliment aux bruits qui ont récemment circulé au sujet de sa situation, qui a été représentée comme fort ébranlée. Il est peut-être prématuré de parler d'une retraite immédiate du comte Czernin. Après avoir conclu la paix avec la Russie et l'Ukraine, il est certain que c'est également lui qui mènera à bonne fin la conclusion du traité avec la Roumanie. Mais il n'en est pas moins vrai que sa politique est désapprouvée dans certains milieux. Ses ennemis les plus ardents sont ceux qui lui comptent à la cour. »

Les députés socialistes français demandent des explications

Le groupe socialiste, réuni à la Chambre, s'est occupé des récentes révélations diplomatiques. Il a constaté la nécessité impérieuse d'obtenir des explications totales et détaillées.

Les membres représentant le groupe au sein des commissions des affaires extérieures et de l'armée sont chargés d'obtenir, à la réunion de mercredi, des déclarations précises de M. Clemenceau.

Le groupe se réunira de nouveau jeudi pour examiner les déclarations du président du Conseil et délibérer sur les suites à donner à l'incident.

L'Irlande et la question de la conscription

LONDRES, 12 avril. — On mande de Dublin aux *Daily News* :

« Le journal unioniste *Irish Times* invite le leader nationaliste irlandais, M. Dillon, à conclure un compromis avec le gouvernement. »

Au cours des six semaines qui seront nécessaires pour préparer la conscription en Irlande, les nationalistes devraient, selon ce journal, essayer de lever sept divisions, en tout 140.000 hommes, par enrôlement volontaire, résultat qui déciderait le gouvernement à s'abstenir d'appliquer la conscription en Irlande.

« Tous les journaux nationalistes sont nettement hostiles à la conscription qui, à leur avis, ne peut être décidée que par un Parlement irlandais. »

« Le lord-maire de Dublin invite les chefs nationalistes et Sinn-feiners à se réunir dans une conférence pour discuter les propositions gouvernementales. »

« Les Sinn-feiners ont accepté ; mais MM. Dillon et Devlin n'ont pas encore répondu. » (Havas.)

L'agitation à Moscou

STOCKHOLM, 12 avril. — Les dernières nouvelles de Moscou signalent une recrudescence de l'agitation qui règne dans cette ville. Les anarchistes ont essayé sans succès de s'emparer de la poste, du télégraphe et du téléphone.

D'autre part, l'Association des anciens gendarmes avait comploté de mettre la main sur l'artillerie des bolcheviks, et de nombreuses arrestations ont été opérées à la suite de cette tentative avortée.

Les maximalistes, qui ont supprimé les journaux conservateurs *Novosti Slova*, *Rouss*, *Novaja Viedomosti*, *Oubro* *Roussi* et fait saisir leurs imprimeries, affectent une grande confiance contre les entreprises contre-révolutionnaires, assurant que leurs ennemis manquent d'esprit de décision et qu'ils comptent sur la fidélité des régiments lettons, ainsi que sur le Kremlin, qui est formidablement armé. (Havas.)

L'extraction des projectiles désormais facilitée par une nouvelle méthode

La chirurgie de guerre vient de s'enrichir d'une méthode extrêmement simple et pratique due au docteur de Rio-Branco, médecin en chef de l'hôpital franco-brésilien à Paris, et au docteur Manuel de Abreu, permettant d'extraire avec facilité, sans tâtonnements, les projectiles qui se sont logés dans le corps de nos blessés ou qu'ils soient.

Le dispositif consiste à employer simplement deux ampoules à rayons X au lieu d'une ; on obtient ainsi deux ombres qui guident ainsi à coup sûr les extrémités de la pince du chirurgien.

Le procédé a été communiqué récemment à la Société de chirurgie, et le docteur de Rio-Branco en a fait hier, à l'hôpital franco-brésilien, une démonstration saisissante devant un auditoire de privilégiés, parmi lesquels des chirurgiens de l'armée auxquels la méthode, en théorie et en pratique, s'est révélée infailible.

Les deux praticiens, élevés de maîtres français, sont fiers et heureux d'apporter leur contribution au soulagement des innombrables blessés.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front italien

Action très vive des deux artilleries dans le val Lagarina, sur le plateau d'Asiago et dans la zone du Montello. Des batteries ont exécuté des tirs efficaces de harcèlement contre des troupes ennemies à Ponte di Piave, San Dona et Revedoli.

Dans la zone montagneuse, nos éclaireurs ont harcelé l'adversaire et ramené des prisonniers.

Un important groupe ennemi qui tentait de surprendre un de nos postes avancés sur les pentes du Basso-Rosso a été repoussé.

Front de Macédoine

(11 avril). — La nuit a été marquée par plusieurs opérations locales de reconnaissance qui ont été effectuées par les troupes britanniques, helléniques et françaises, respectivement à l'ouest du lac de Doiran, au sud-ouest de Huma et au nord de Makovo.

Les troupes alliées ont pénétré en plusieurs points dans les lignes ennemies.

Activité d'artillerie dans la boucle de la Cerna.

LES GOTHAS SONT REVENUS HIER SOIR SUR PARIS

Seuls deux d'entre eux ont pu survoler la capitale et lancer des bombes. — L'alerte commencée à 22 h. 10 s'est terminée à 22 h. 40

LE NOMBRE DES VICTIMES EST DE ONZE MORTS ET CINQUANTE BLESSÉS

(Communiqué officiel du 12 avril.) — Des avions allemands ont franchi les lignes, se dirigeant vers le sud.

Deux d'entre eux seulement sont parvenus à survoler la région parisienne et à lancer quelques bombes.

L'alerte n° 2 a été donnée à 22 h. 10 et s'est terminée à 22 h. 40.

Le nombre des victimes n'est pas encore connu ; il sera publié dès que les rapports seront parvenus.

(Communiqué officiel du 13 avril, 1 heure du matin.) — D'après les derniers renseignements officiels, le nombre des victimes du raid aérien de cette nuit est de 11 morts et de 50 blessés environ.

CE QUE SONT LES GROSSES BERTHAS

FRONT FRANÇAIS, 10 avril. — D'innombrables articles ont déjà été écrits sur les fameux canons Krupp qui bombardent depuis le 23 mars la « place forte » de Paris, sur le nombre de ces pièces géantes, que l'on estimait à deux, à quatre et même à sept, sur leur emplacement, que l'on situait approximativement ; sur leur mode de mise en batterie, que l'on précisait être sur rails ; sur leur protection, que l'on affirmait être un tunnel, et sur une foule d'autres détails, généralement fautive.

La simple vérité, que nous sommes allés chercher sur place, sur la partie du front qui les approche le plus, au milieu même des batteries lourdes françaises qui les combattent, la voici :

Tout d'abord, les Allemands n'ont ou n'avaient en batterie que trois de ces pièces. On sait, en effet, que l'une d'elles a sauté, dans les conditions que nous allons essayer de préciser. Deux de ces pièces étaient destinées à bombarder Paris ; la troisième était en réserve. Elle est entrée en action pour remplacer celle qui a fait explosion. Il reste donc actuellement deux pièces pouvant tirer.

La position des trois pièces

Les trois pièces se trouvaient situées à quinze cents mètres environ au nord-ouest de Crépy-en-Valois, dans l'échancrure que forme le petit flot du mont de Joie, dont la cote la plus élevée est de cent quatre-vingt-onze mètres. Ce petit massif montagneux dessine une sorte de fer à cheval dont l'ouverture serait tournée vers Crépy-en-Valois.

A l'intérieur de ce fer à cheval, à contre-pied des crêtes, et sur les trois sommets d'un triangle ayant de huit cents à neuf cents mètres de côté, se trouvaient les trois pièces. C'est le canon situé au sommet du triangle le plus éloigné de Crépy-en-Valois, dans la direction du Nord-Ouest, qui a éclaté. Il reste donc maintenant les deux autres seulement.

Pour éviter le repérage

Les Allemands avaient pris les précautions les plus minutieuses pour que leurs pièces ne fussent point repérées. Tout d'abord, elles étaient défilées de nos vues directes par les hauteurs de la colline qui les dominait ; les nombreuses batteries anti-aériennes qui les entouraient rendaient en outre nos observations par avions très difficiles ; de plus, pour masquer complètement leurs pièces au moment du départ du coup, faisaient-ils procéder la mise à feu d'une intense émission de fumée qui formait un nuage artificiel impénétrable à la vue. Pour la même raison, ils ne tiraient pas la nuit, afin que la lueur de l'explosion ne révélât point l'emplacement du canon.

Mais il restait encore un mode de repérage auquel on a souvent recours pour déceler, avec des appareils spéciaux, la situation de batteries que l'on ne peut voir : le repérage au son. Afin d'éviter à ce dernier inconvénient, les Allemands, au moment précis où leur grosse pièce tirait, faisaient partir en même temps, au moyen de dispositifs électriques, toute une série de grosses pièces dont les détonations se confondaient, afin de nous détourner complètement.

Notre tir gêne l'action des deux pièces qui restent

Malgré toutes ces précautions, nous avons repéré les trois pièces allemandes ; avec la précision que nous venons d'indiquer, et chaque fois maintenant que l'un des deux monstres lâche son projectile, nos 320 et nos 370 dirigent leur tir sur lui, gênant ainsi considérablement son action.

Il y a même tout lieu de supposer que la pièce qui a été dispersée dans les airs n'a pas éclaté d'elle-même, mais que son explosion a été provoquée par un de nos obus. De nombreux prisonniers affirment, en effet, que l'officier et les sept servants allemands qui ont été tués ne sont pas tombés au moment de l'explosion de la pièce, mais ont été atteints avant par un de nos projectiles qui a en même temps déformé assez sérieusement la pièce pour la faire voler en éclats dès le coup suivant.

Il convient enfin de noter que chacune de

ces pièces, vu l'effet de son travail, ne doit pouvoir tirer que 65 coups environ avant d'être hors de service. Or, 140 coups environ ont déjà été complétés. Une des pièces ayant été détruite, il ne doit donc plus rester une longue carrière à accomplir aux deux autres.

Le camouflage des deux grosses Berthas

Ainsi qu'on l'a dit déjà, elles sont du calibre 210 et ont une trentaine de mètres de long, dont 10 de culasse et 20 de volée. Elles se trouvent en lisière de forêt et sont simplement masquées par un habile camouflage formé d'un treillis recouvert de branchages, se confondant avec les arbres de la forêt. Ces pièces ne sont donc ni sous un tunnel, ni sous un abri bétonné. Elles ne tirent point sur rails, mais sont assises sur des plates-formes bétonnées fixes.

Tous ces renseignements ont été obtenus par des photographies directes d'avions que nous avons sous les yeux et précisés par des renseignements de prisonniers. Une carte en relief à très grande échelle a été rapidement établie et nous pouvons voir, sur ce plan, l'emplacement occupé par les trois pièces.

Ces pièces ont été amenées par la voie ferrée de Laon à La Fère, grâce à un embranchement ou « épi » construit à huit kilomètres environ de Laon, sur la voie principale.

Dès le mois d'octobre 1917, nos photographes d'avions avaient décelé la présence de cet « épi », et l'on suivait attentivement le développement de son tracé, ne pouvant évidemment se douter, on le concevra, qu'il s'agissait de l'établissement de canons destinés à bombarder Paris.

Toutefois, dès le mois de février, les Allemands, inquiets de l'indiscrétion de nos avions, établirent tout autour de l'emplacement que devaient occuper les canons de très nombreuses positions de batteries anti-aériennes. Ce luxe de précautions attira d'autant plus notre attention. Il fallait que ce que les Allemands avaient à cacher fût bien intéressant pour employer à dix-sept kilomètres en arrière de leurs lignes un tel déploiement de forces. Aussi, dès qu'il fut établi que les projectiles qui étaient tombés sur Paris, le 23 mars, étaient des obus provenant d'une pièce géante, le mystère ne tarda pas à être éclairci.

Et tout fut aussitôt mis en œuvre pour contre-battre efficacement les canons ennemis. (Havas.)

Nouveaux prix du sucre

On nous communique la note suivante :

Par application du décret du 1^{er} avril 1918 paru au *Journal officiel* du 12 avril et conformément à l'avis des comités départementaux de taxation des denrées et de répartition du sucre, le préfet de police vient de rendre une ordonnance établissant ainsi qu'il suit, à partir de samedi 13 avril prochain, les prix de vente au détail et en demi-gros du sucre dans le département de la Seine :

Sucre raffiné cassé à la mécanique, rangé en boîtes ou paquets ; sucre raffiné en poudre, glacé ou semoule :

Au détail : 1 fr. 90 le kilo ; 0 fr. 95 les 500 grammes. Demi-gros : 1 fr. 85 le kilo ; 0 fr. 90 les 250 grammes.

Sucre cristallisé ou granulé en poudre, glacé ou semoule :

Au détail : 1 fr. 75 le kilo ; 0 fr. 90 les 500 grammes. Demi-gros : 1 fr. 70 le kilo ; 0 fr. 85 les 250 grammes.

NOUVELLES BRÈVES

Le maire de Châlons-sur-Marne retire sa démission. — A la demande de ses collègues du conseil municipal, M. Servas, qui avait donné sa démission de maire de Châlons, est revenu sur sa décision.

On se rappelle qu'il avait résigné ses fonctions à la suite d'observations qui lui auraient été adressées au sujet de l'organisation des obsèques des victimes du bombardement.

Avis aux exportateurs. — La date à laquelle l'administration des douanes exigera des certificats de nationalité pour les maisons établies en Suisse et destinées de recevoir des marchandises exportées de France est reportée du 15 au 30 avril courant.

LES RÉVÉLATIONS DE BOLO PACHA

Le condamné à mort a été encore entendu et des confrontations ont eu lieu.

Chaque jour apporte un nouveau chapitre aux révélations de Bolo, que le lieutenant Jousselin consigne inlassablement dans ses procès-verbaux.

Le magistrat consacre le reste de son temps à entendre les témoins dont les noms lui sont cités par Bolo. Certains de ceux-ci ont été confrontés avec le condamné ; parmi eux-ci figurent M. Duperray, coiffeur de la prison ; le directeur d'une maison d'automobiles et...

Après un sixième interrogatoire de Bolo, — ce n'est pas le dernier, — le lieutenant Jousselin a reçu, dans l'après-midi d'hier, M. F.-I. Mouthon, directeur adjoint du *Journal*, dont l'audition avait commencé la veille, et M. du Mesnil, directeur du *Rappel*.

L'enquête continue dans le plus grand secret. Il semble même, par les nouvelles mesures prises, que la justice militaire entoure ce secret de toutes les garanties de discrétion possibles. Si, dans les affaires banales, les témoins peuvent garder leur incognito, il n'en est pas de même de beaucoup de ceux qui peuvent être convoqués au 3^e conseil de guerre : ils sont trop connus pour ne pas être reconnus.

La censure était seule à veiller sur leur incognito ; à l'avenir elle aura pour auxiliaires les gardes de service. Nul ne pourra pénétrer dans les couloirs du 3^e conseil de guerre s'il n'est dûment convoqué. Seuls les représentants de la presse auront le privilège d'y être admis une demi-heure le matin, une demi-heure l'après-midi.

Qu'est devenu M. Charley ?

Ce n'est pas chose facile que de retrouver la piste de M. Charley, une personnalité du monde de l'automobile dont le nom se trouve mêlé aux révélations de Bolo.

Avant la guerre, ce sportsman avait, 48, rue de Pontonville, un bureau qu'il transporta 13, rue Lamennais.

Mais, depuis, on ne sait ce qu'est devenu M. Charley. Un des collaborateurs du *Petit Parisien* a pu recueillir un renseignement sur les origines du sportsman, qui serait Suisse et s'appellerait Lehmann. Il eut des relations assez étroites avec la firme des autos Mercedes et la Société immobilière propriétaire de l'avenue Mercedes, à Passy. Quant à la retraite de M. Lehmann-Charley ?...

Les confidences de Bolo au barbier de la Santé

Le *Petit Parisien* enregistre un bruit qui court depuis deux jours au Palais et ne tendait à rien moins qu'à faire croire que M. Duperray, depuis vingt-trois ans barbier-perruquier de l'administration pénitentiaire, aurait, au cours de ses travaux quotidiens, reçu des confidences de la plus haute importance de quelques-uns des hôtes de marque qu'abrite la prison de la Santé. Bolo serait du nombre, et le fameux pacha — dont on se plaisait à citer la réserve distante et hautaine à l'égard de ses gardiens — se serait départi de sa morgue au point de pousser la loquacité jusqu'à confier des secrets d'Etat à cet excellent barbier.

Mais M. Duperray, méfiant et discret, s'est dérobé à l'interview, se retranchant derrière le secret professionnel auquel il est tenu de par sa qualité de fonctionnaire.

« Toute insistance eût été vaine, ajoute notre confrère. Mais, moins discret dans le voisinage, M. Duperray n'a point scellé les détails qui ont fait l'objet de son importante déposition : »

— Depuis lundi dernier, a-t-il dit, le pacha a le cuir chevelu plus sensible. Il m'a refusé une friction... »

L'affaire Caillaux

Le capitaine Bouchardon, qui se consacre exclusivement à l'affaire Caillaux, a entendu, hier, trois témoins. Les deux premiers, M. Nicolai, directeur de l'Apollo, de Rome, et M. Pignot, homme de lettres, avaient été convoqués à la demande de l'ancien président du Conseil.

Le capitaine rapporteur a ensuite pris connaissance des réponses faites à diverses commissions rogatoires. Il en a fait exécuter une nouvelle à Paris.

Bourse de Paris du 12 Avril 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
3 0/0 (non libéré)			100/100	382.25	382.25
3 0/0 libéré	88.45	88.45	100/100	382.25	382.25
3 0/0 amort.	70.75	70.75	100/100	382.25	382.25
3 0/0	59.35	59.35	100/100	382.25	382.25
3 1/2	89.50	89.50	100/100	382.25	382.25
Tout 1918	818	818	100/100	382.25	382.25
1917 1/2	349.50	349.50	100/100	382.25	382.25
1918	1338	1338	100/100	382.25	382.25
1917	1271	1271	100/100	382.25	382.25
1916	267	267	100/100	382.25	382.25
1915	893.50	893.50	100/100	382.25	382.25
1914	284	284	100/100	382.25	382.25
1913	282	282	100/100	382.25	382.25
1912	330	330	100/100	382.25	382.25
1911	603	603	100/100	382.25	382.25
1910	40	40	100/100	382.25	382.25
1909	37.50	37.50	100/100	382.25	382.25
1908	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1907	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1906	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1905	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1904	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1903	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1902	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1901	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1900	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1899	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1898	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1897	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1896	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1895	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1894	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1893	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1892	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1891	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1890	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1889	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1888	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1887	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1886	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1885	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1884	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1883	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1882	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1881	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1880	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1879	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1878	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1877	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1876	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1875	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1874	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1873	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1872	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1871	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1870	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1869	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1868	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1867	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1866	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1865	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1864	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1863	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1862	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1861	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1860	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1859	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1858	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1857	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1856	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1855	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1854	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1853	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1852	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1851	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1850	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1849	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1848	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1847	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1846	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1845	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1844	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1843	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1842	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1841	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1840	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1839	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1838	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1837	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1836	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1835	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1834	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1833	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1832	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1831	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1830	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1829	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1828	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1827	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1826	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1825	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1824	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1823	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1822	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1821	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1820	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1819	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1818	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1817	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1816	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1815	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1814	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1813	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1812	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1811	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1810	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1809	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1808	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1807	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1806	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1805	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1804	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1803	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1802	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1801	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1800	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1799	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1798	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1797	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1796	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1795	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1794	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1793	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1792	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1791	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1790	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1789	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1788	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1787	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1786	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1785	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1784	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1783	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1782	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1781	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1780	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1779	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1778	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1777	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1776	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1775	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1774	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1773	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1772	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1771	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1770	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1769	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1768	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1767	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1766	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1765	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1764	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1763	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1762	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1761	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1760	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1759	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1758	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1757	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1756	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1755	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1754	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1753	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1752	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1751	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1750	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1749	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1748	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1747	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1746	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1745	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1744	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1743	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25
1742	30.25	30.25	100/100	382.25	382.25

